



Laurence Caramel

L'activisme accru des Fondations dans l'aide au développement

LE MONDE ECONOMIE - 29.05.06

L'engagement de Bill Gates, le patron de Microsoft, et de sa femme Melinda en faveur de la lutte contre le sida fait souvent figure de symbole de l'activisme des fondations américaines dans le champ de l'aide au développement. Cette mobilisation n'a, en effet, cessé de croître au cours des dernières années au point de faire de ces institutions, aux moyens financiers non négligeables, des acteurs importants d'une scène où se croisent bailleurs multilatéraux, bilatéraux, organisations non gouvernementales (ONG) et pays en quête permanente de généreux bienfaiteurs. Une étude réalisée par l'Agence française de développement et le German Marshall Fund, en collaboration avec Sciences Po, et publiée le 29 mai, fait, pour la première fois, le point sur les objectifs et le pouvoir de ces acteurs d'un nouveau genre, jaloux de leur indépendance et souvent méfiants à l'égard de la bureaucratie de l'aide internationale.

Depuis 1998, le volume des dons consentis par ces institutions philanthropiques a presque doublé pour atteindre 3 milliards de dollars par an, en moyenne. Cela reste, certes, très peu au regard des efforts qu'elles déploient pour traiter les maux de la société américaine - 30 milliards de dollars par an environ - ou comparativement à l'aide publique au développement accordée par les pays industrialisés - 106,5 milliards de dollars en 2005 - mais, comme cela s'est avéré dans la bataille contre les grandes pandémies, ces quelques milliards de dollars de capitaux privés peuvent avoir un effet de levier décisif lorsqu'il s'agit de faire aboutir des projets. L'initiative Global Alliance for Vaccines Immunisation (GAVI) n'aurait sans doute pas vu le jour sans la dotation initiale de 753 millions de dollars de la Fondation Gates.

"Cette progression substantielle de la philanthropie à vocation internationale s'explique par l'entrée en lice de nouveaux acteurs majeurs, tels que la Fondation Bill et Melinda Gates dans le domaine de la santé ou la Fondation Gordon et Betty Moore en matière de protection de l'environnement", explique Joseph Zimet, de l'Agence française de développement. Mais ajoute-t-il, "on note également une multiplication des programmes internationaux à l'initiative de l'ensemble des acteurs traditionnels de la philanthropie témoignant des préoccupations croissantes des grandes fondations américaines pour les questions touchant à la mondialisation et à ses conséquences sociales. Les fondations américaines ont désormais un "agenda" pour le nouveau siècle : engagement en faveur de la réduction des inégalités ; promotion d'une ouverture commerciale bénéfique à tous ; lutte contre les grandes pandémies ; protection de l'environnement ; soutien à l'émergence d'une gouvernance globale plus démocratique et appui à la société civile."

Les moyens demeurent cependant très concentrés. Douze de ces Fondations sont à l'origine de la moitié des 3 milliards de cash distribués chaque année. Par ordre d'importance, il s'agit de la Fondation Bill et Melinda Gates, Rockefeller, W. K. Kellogg, Open Society Institute, William and Flora Hewlett, David and Lucile Packard, Ford, John and Catherine MacArthur, Charles Stewart Mott, Carnegie, Rockefeller Brothers Fund, et Andrew W. Mellon. L'étude qui s'intéresse en particulier à ce "top 12" distingue deux profils de fondations : celles dites "internationalistes" à l'image de la Hewlett, désireuses de jouer la carte de la coordination avec les grandes institutions internationales de développement ; et celles, qui comme l'Open Society de Georges Soros, ignorent délibérément les gouvernements et veulent travailler directement avec les populations.

Toutes affichent néanmoins l'ambition de jouer un rôle influent sur la définition des politiques de développement. Si elles accordent de l'importance aux Objectifs du développement du millénaire adoptés par la communauté internationale en 2000, ceux-ci n'ont cependant pas force de prescription dans la définition de leurs programmes d'action avant tout motivés par la sensibilité de leurs fondateurs ou de leurs héritiers. Rares sont celles qui opèrent directement dans les pays en développement préférant, dans la majorité des cas, confier leur argent à des opérateurs du Nord, des ONG ou des institutions de développement qui jouent ainsi un rôle d'intermédiaires. En 2004, 30 % de l'aide totale des fondations américaines a transité par l'Europe. Seuls quelques pays émergents - Inde, Afrique du Sud, Chine - apparaissent suffisamment stables pour que les fondations s'y aventurent directement, note l'étude. En revanche, les pays les moins avancés - même s'ils constituent des cibles prioritaires et, à ce titre, reçoivent au final la majorité des financements - sont jugés beaucoup trop risqués. *"Ces priorités géographiques montrent en tout cas que les fondations agissent globalement en dehors des priorités géopolitiques qui guident l'aide publique au développement des Etats-Unis", souligne Benoît Chervelier, du German Marshall Fund. Le Moyen-Orient est quasiment absent de leur champ.*